

# CRISE DE LA COVID-19 : CHERCHEUSES DE LA RÉGION DES GRANDS LACS ET STRATÉGIE DE RÉSILIENCE

*Plamedie Neema Bikungu<sup>ab</sup>, Irène Bahati<sup>cd</sup>, Aline Zihalihrwa<sup>ae</sup>,  
Sylvie Nabintu Bashizi<sup>a</sup>, Judith Nshobole<sup>a</sup> & Rehema Nzogo<sup>cd 1</sup>*

## Introduction

Le monde enregistre aujourd'hui une des plus grandes crises sanitaires qui préoccupe l'humanité entière. Elle est au cœur de l'actualité politique, économique, sociale, médicale et environnementale tant au plan local, national qu'international. Il s'agit de la COVID-19. Elle a touché tous les secteurs de la vie, contraignant ainsi plusieurs personnes à revoir leurs pratiques de travail, y compris la production de savoir (Mwambari *et al.* 2021). De nombreux scientifiques à travers le monde ont confirmé, en effet, que la pandémie a changé leur façon de faire, autant qu'elle a par conséquent bouleversé foncièrement leur mode de vie (Lawrence 2020). Cette crise a touché aussi bien les chercheurs du « Nord » que ceux du « Sud » (Zihalihrwa 2020).

Ce chapitre aborde la question de la résilience face à la pandémie de la COVID-19 et s'intéresse particulièrement aux effets de cette crise sur les chercheuses de la région des Grands Lacs ainsi que les stratégies d'adaptation qu'elles ont mises sur pied pour y faire face. Ceci est d'autant plus important que, selon certaines estimations, la COVID-19 pourrait demeurer dans un avenir imprévisible (Djiofack Zebaze *et al.* 2020). De plus, le contexte « inordinaire » engendré par le confinement a plongé plusieurs personnes dans des situations traumatiques et de stress intense (Allé *et al.* 2020).

Alors que chaque pays de la région des Grands Lacs a adopté sa propre gestion de la crise (Ansoms *et al.* 2021), les restrictions prises ont rendu difficile l'immersion des chercheurs dans les zones d'étude. La pandémie a créé d'énormes défis épistémologiques, car elle pose des limites aux sources de données du chercheur. En effet, ce dernier tire sa matière première

---

<sup>1</sup> <sup>a</sup>Centre de Recherche d'Analyse de Conflit et de la Gouvernance « Aganza Institute » ;

<sup>b</sup>Université catholique de Bukavu ; <sup>c</sup>Groupe d'Études sur les Conflits et la Sécurité humaine ;

<sup>d</sup>Institut supérieur pédagogique de Bukavu ; <sup>e</sup>Institut supérieur de Développement rural.

Toutes font partie du Grenelle des Femmes chercheuses.

– les informations primaires – de son travail sur le terrain par le biais de l'observation, l'immersion et l'expérience (Ndaya Tshiteku 2020).

La présence des chercheuses avant la pandémie dans les sites d'étude et le contact direct avec les interlocuteurs sur le terrain, surtout dans les zones touchées par les conflits, a créé un climat de confiance entre eux. Dans une réflexion faite en avril 2021 dans l'article « COVID-19 and research in conflict-affected contexts: distanced methods and digitalisation of suffering », Mwambari *et al.* (2021) émettent un doute sur les recherches à distance pendant cette crise sanitaire de la COVID-19. Selon ces auteurs, avec ce genre d'études, non seulement la confiance est de plus en plus difficile à construire entre l'interviewé(e) et l'interviewer, mais surtout la souffrance de ces personnes devient virtuelle.

Plusieurs chercheurs s'accordent à dire qu'il est important de porter une attention particulière sur leurs vécus pendant les périodes de crise (guerres, conflits, insécurité et bien d'autres), car leur métier est plus exposé et ces perturbations les rendent vulnérables (Cummins 2011). Ainsi avec ces différentes crises, dans la plupart des cas, ils se retrouvent dans l'impossibilité d'accéder au terrain afin de collecter les données empiriques ou appelées aussi « informations de première main » qui alimentent leur travail (Ndaya Tshiteku 2020).

Si certains travaux s'intéressent à la péri-ode de la COVID-19, avant tout dans une perspective sanitaire, il apparaît cependant indispensable de documenter et d'analyser ses effets sur les chercheuses et les stratégies d'adaptation mises en place. Or, dans les débats internationaux, la littérature sur la positionnalité et les vécus des chercheuses face à ladite crise a surtout abordé la situation des chercheuses du Nord (Delpierre *et al.* 2021 ; Joseph & Trostiansky 2021 ; Kitchener 2020), mais le point de vue de celles du Sud n'y est pas intégré. Dès lors, c'est cet aspect manquant que cette recherche se propose d'investiguer. Pour combler cette lacune dans la connaissance actuelle, notre texte part des interrogations suivantes : comment la COVID-19 a-t-elle eu un impact sur le métier des chercheuses de la région des Grands Lacs ? Quels en sont leurs vécus et leurs expériences locales ? Quelles sont les stratégies d'adaptation mises en œuvre pour faire face à cette pandémie ?

L'enjeu de cette étude est de contribuer à l'introduction de l'analyse du métier des chercheuses dans un contexte dominé par la crise de la COVID-19, leurs expériences locales et vécus ainsi que les stratégies d'adaptation mises sur pied, matière jusque-là inexplorée dans les débats internationaux autour des dimensions éthiques de la recherche. De plus, ce travail pose les bases d'une réflexion sur la façon dont le temps de la pandémie a été traversé et des interrogations pour le futur qui, à leur tour, fournissent des orientations pour la recherche sur des crises à venir. Sans prétendre à l'exhaustivité, il tisse les fils, à travers les questions qu'il aborde,

crée une étude commune des vécus des chercheuses dans le cadre de leur travail dans cette situation et déploie leur complémentarité.

Les réflexions précédemment menées sur la recherche se sont focalisées sur les défis éthiques de terrain dans les zones de conflits (Ansoms *et al.* 2021 ; Mwambari *et al.* 2021). Dans la littérature sur la positionnalité et les vécus des chercheurs du Sud, la dimension « expériences » des chercheuses pendant une période de crise sanitaire n'est pas encore documentée. Les récentes contributions dans le livre *La Série Bukavu. Vers une décolonisation de la recherche* (Nyenyezi *et al.* 2019) ne font pas exception. Elles abordent les questions relatives à leurs conditions de travail, aux difficultés financières, au déséquilibre dans la collaboration Nord-Sud et bien d'autres défis et risques auxquels ils font face sur le terrain miné des conflits multiformes.

Sur le plan méthodologique, notre attention se focalise sur une recherche à la fois documentaire et empirique. Elle s'appuie, d'un côté, sur les littératures existantes sur la positionnalité, le vécu durant la COVID-19, les stratégies de résilience des chercheuses du Sud dans la production de connaissances et, de l'autre, sur l'analyse des données collectées sur le terrain par une équipe du Grenelle des femmes chercheuses<sup>2</sup> au moyen d'entretiens semi-structurés menés auprès des chercheuses et responsables des centres de recherche des trois pays choisis de l'Afrique des Grands Lacs : la République démocratique du Congo (RDC), le Rwanda et le Burundi. Les chercheuses du Grenelle se sont réunies afin de discuter collectivement de l'enjeu de cette recherche étant donné que depuis l'annonce de la pandémie de la COVID-19, le Grenelle s'intéresse à leurs vécus pendant cette période. La sélection de la population et de l'échantillon concernés par l'étude a suivi un choix raisonné (*purposive sampling*), parce qu'elle vise une catégorie bien spécifique. La méthode des études de cas (Olivier de Sardan 2008) a été également mobilisée. Au total, 22 chercheuses ont été interviewées. En plus de cet effectif, 2 responsables des centres de recherche ont également été approchées comme personnes ressources. Il nous faut préciser que parmi les 22 femmes, il y a 13 Congolaises, 5 Rwandaises et 4 Burundaises.

Le choix de la RDC, du Rwanda et du Burundi comme zones d'étude se justifie par une raison simple : la recherche dans ces pays est encore construite sur des standards socioculturels qui la voient comme un domaine « réservé aux hommes » ; ceci faisant que les chercheuses se heurtent, en permanence, à plusieurs défis émotionnels (Bahati 2019b).

---

<sup>2</sup> Le « Grenelle des femmes chercheuses » est un cadre pluridisciplinaire qui réunit les chercheuses de Bukavu à travers deux centres de recherche (le Groupe d'Études sur les Conflits et la Sécurité humaine et l'Aganza Institute), celles de la région des Grands Lacs et celles de l'Europe. Les réflexions tournent autour de la positionnalité de la chercheuse dans un contexte où le métier de la recherche est perçu comme « domaine réservé aux hommes ».

## 1. Cadre théorique

### 1.1. La positionnalité des chercheurs du Sud dans la production de connaissances

Depuis quelques années, les débats sur la décolonisation du savoir se multiplient (Nyenyenzi Bisoka 2020). La recherche collaborative Nord-Sud dans la diffusion des connaissances montre les inégalités entre les chercheurs (Bahati 2019a ; Cirhuza 2019 ; Nyenyenzi *et al.* 2019). Ces dernières dans le processus de production de savoir conduisent à une situation dans laquelle les chercheurs du Sud ont un pouvoir décisionnel minimal (Cirhuza 2019).

Dans le livre *La Série Bukavu. Vers une décolonisation de la recherche*, plusieurs chercheurs tant du Nord que du Sud ont focalisé leurs réflexions sur bien des questionnements en rapport avec la dimension collaborative. Parmi ces derniers figure, par exemple, une analyse sur la place qu'occupe la vulnérabilité du chercheur du Sud dans les débats sur la production de connaissances (Nyenyenzi *et al.* 2019). La recherche empirique dans les contextes de conflits et post-conflits les expose à beaucoup de défis sécuritaires. En plus de ces derniers, les chercheuses de la région des Grands Lacs font face à ceux, socioculturels, liés à leur genre (Ansoms & Bahati 2020 ; Bahati 2019b). Il ressort, dans des discussions académiques au niveau international, que la recherche collaborative Nord-Sud est parfois source de déséquilibre dans tous les processus de production de savoir et que prévalent les dynamiques de pouvoir et de rapport de forces (Nyenyenzi *et al.* 2019 ; Sander 2021). Les chercheurs du Sud jouent un rôle clé dans ces processus ; pourtant, dans la plupart des cas, leur rôle reste invisible. En conséquence, ils sont souvent traités comme des robots (Bahati 2019a), créant ainsi un cycle d'exploitation intellectuelle au détriment d'une valorisation des connaissances locales.

Cette forme de néocolonialisme à travers la recherche ne cesse de produire des asymétries de pouvoir et de rapport Nord-Sud (Sander 2021). Néanmoins, mettre sur la table des discussions internationales la positionnalité du chercheur du Sud dans la diffusion des connaissances, ouvre déjà de belles pistes pour une prise de conscience collective (Nord et Sud) de sa place non plus comme un simple collecteur de données, mais comme un chercheur à part entière (Bahati 2019a).

Parmi les défis spécifiques des chercheurs du Sud dans la recherche collaborative, la dépendance financière vis-à-vis du Nord (les organisations non gouvernementales ou internationales, les institutions académiques et bien d'autres) est également discutée. Dans cette collaboration, la plupart des études empiriques effectuées par les chercheurs du Sud sont commanditées par le Nord, dépendant en grande partie de leurs agendas et plannings. Ces premiers dans l'incapacité financière de soutenir des études autonomes sont

amenés à se plier à ces contraintes. Ils font également leur terrain dans des contextes de grande pauvreté et au milieu de la misère et doivent négocier leurs accès en expliquant aux interlocuteurs leur position de chercheur et non celle de collaborateur d'une organisation humanitaire (Mudinga 2020).

## ***1.2. Pandémie de la COVID-19 et chercheuses***

Jusqu'à ce jour, les pesanteurs socioculturelles continuent de peser sur les femmes, créant des formes de discrimination dans l'exercice de certains métiers ; celui de chercheuse n'est pas épargné (Ansoms & Bahati 2020). L'invisibilité et le manque de reconnaissance de leur travail, en l'occurrence dans les pays en voie de développement, a causé de sérieuses aberrations en termes de leurs potentielles contributions effectives dans plusieurs domaines (Beneria & Sen 1981).

Bien des recherches dans le monde ont axé leurs réflexions sur les vécus et les formes de discrimination auxquels les chercheuses ont fait face pendant la crise de la COVID-19. D'après les premières enquêtes, le confinement a exacerbé les rôles traditionnels sociaux de genre au sein des familles et leurs déséquilibres, à rebours de la dynamique de progrès des dernières décennies (Albouy & Legleye 2020). Dans une étude menée dans 47 pays sur les impacts genrés de la pandémie, l'ONU a dressé un constat selon lequel les femmes ont pris en charge une part accrue du travail domestique en plus du télétravail à la maison. Cette étude a ajouté, également, que la crise de la COVID-19 a amplifié les inégalités et discriminations existantes dans la répartition des tâches domestiques. De plus, lors du confinement, ce sont les femmes scientifiques qui ont joué le rôle principal dans le suivi scolaire (enseignements à distance) de leurs enfants (Albouy & Legleye 2020 ; Joseph & Trostiansky 2021).

En termes d'articulation entre la vie professionnelle et familiale, cela n'a pas été facile pour les chercheuses pendant le confinement et toute cette période de crise. Déjà, dès le début des années 2000, bien avant l'avènement de la pandémie de la COVID-19, les enquêtes au niveau international avaient déjà mis en lumière des difficultés de concilier ces deux vies. Les chercheuses sont alors exposées à des doubles journées et tendent à adapter le temps professionnel à leurs contraintes domestiques. Aujourd'hui, avec la COVID-19, cette situation devient de plus en plus complexe. Le déséquilibre entre les tâches domestiques et professionnelles en période de confinement a diminué la capacité d'investissement professionnel des femmes, avec le risque d'un impact négatif sur leur avancement de carrière (Germain 2020). Par exemple, dans le secteur de la recherche, plusieurs revues scientifiques ont constaté une baisse du nombre de publications des femmes quand celui des hommes augmentait (Kitchener 2020).

Disons en conclusion que la littérature sur la positionnalité des chercheurs du Sud mérite encore plus d'approfondissements en ce qui concerne le « genre », dimension qui reste fortement ignorée.

### **1.3. Construction du concept de résilience**

La construction du concept de résilience est utile pour cette recherche, car cela nous permet de mieux nous positionner dans la discussion autour de l'analyse des stratégies d'adaptation mises en place par les chercheuses de la région des Grands Lacs pour faire face à la pandémie de la COVID-19.

#### **1.3.1. Origine, définitions et utilisation**

Le concept de « résilience » apparaît pour la première fois au début du XX<sup>e</sup> siècle dans le domaine de la physique pour traduire la résistance des matériaux après un choc (Carton 2021). Après, il va être réutilisé dans les domaines psychologique, médical, écologique, économique, juridique et bien d'autres pour signifier la capacité d'un individu ou d'un groupe à bien se développer et poursuivre la projection de son avenir même en présence d'événements d'instabilité, de situations de vie difficiles, de chocs et de traumatismes intenses (Comtois & White 2021 ; Koninckx & Teneau 2010 ; Manciaux 2001). Elle est devenue une notion clé dans les stratégies de gestion du risque qui ont trait aux ressources naturelles et à la sécurité nationale (Carton 2021). À cela, Carton ouvre un débat en se positionnant sur une analyse plutôt critique de cette notion. Pour lui, si la résilience est prise soit comme un processus qui permet de réduire la vulnérabilité d'un système, soit comme une propriété intrinsèque de ce dernier sur lequel on voudrait bien agir, alors, la description de la résilience est tour à tour instrumentale. Tout compte fait, toutes les définitions proposées par différentes sciences se rejoignent sur le fait qu'elle est une démarche, ou mieux, la résultante d'une adaptation (Folke *et al.* 2010).

La manière dont les discours sur la résilience considèrent l'adaptation au changement met l'accent sur l'inévitabilité des crises tout en acceptant la fatalité (Anaut 2015). Ces dernières sont inhérentes au système.

Au-delà des définitions de ce concept, des controverses apparaissent dans la littérature quant à ce qui concerne ce dernier. Ainsi, dans les rapports société-environnement, il n'est pas évoqué seul, il fait trop souvent appel au concept de vulnérabilité. Ils sont employés dans plusieurs domaines pour analyser les dynamiques des espaces et des groupes sociaux lorsqu'ils font face à des mutations soudaines, incertaines, voire imprévues (Buchheit *et al.* 2016). Pour ce faire, trois positions contradictoires ressortent de la littérature en à ce qui concerne la notion de résilience et celle de vulnérabilité : premièrement, la vulnérabilité comme l'opposé ou le contraire de la résilience ; deuxièmement, elle est un élément de la résilience ; troisièmement,

elle l'englobe. Pour soutenir cette relation, Obrist et Wyss (2006) estiment que la résilience est toujours liée, voire associée à la vulnérabilité même si la première a des qualités positives alors que la deuxième en a des négatives. Pour eux, plus une communauté est vulnérable et donc exposée au risque, plus la résilience sera grande.

Pour contribuer au débat, Katz (2001) fait une distinction entre les concepts de résistance, de *reworking* et de résilience. Pour cet auteur, le premier dénote d'une forme de conscience oppositionnelle, tandis que le deuxième est lié à la restructuration plus large des conditions dans lesquelles les gens vivent et aux possibilités politiques qui émergent de ce processus, et enfin, le troisième fait référence aux stratégies d'endurance que les gens adoptent pour faciliter leur quotidien, mais qui ne changent pas vraiment les circonstances qui le rendent difficile. C'est cette perspective que nous adoptons dans notre recherche pour illustrer comment les chercheuses de la région des Grands Lacs, malgré les conditions pénibles induites par la crise sanitaire, ont développé des moyens pour y faire face.

Qu'elles soient financières, économiques, sanitaires ou causées par des catastrophes naturelles, les crises ont toujours généré des répercussions importantes sur toutes les dimensions de la vie (Comtois & White 2021 ; Schneider 1957). L'enjeu de leur gestion est alors le développement des aptitudes intrinsèques de ceux qui les subissent afin de s'en inspirer dans la préparation d'épreuves similaires à venir (Buchheit *et al.* 2016).

Pendant la pandémie de la COVID-19, le concept de résilience a été plus utilisé pour saluer la capacité d'un système politique, sanitaire ou social à persister (Ferar 2020). Dans ses analyses, l'auteur a donné deux exemples où les politiques françaises l'ont employé pour féliciter successivement l'intervention militaire dans la gestion de la crise et le personnel soignant qui n'ont pas pu arrêter le service, quelles que soient les contraintes. Les discours médiatisés des politiques durant cette période de crise sanitaire ont sensiblement réduit le champ d'application de ce concept en « résistance » en montrant que celle-ci se constate dans les premières heures qui suivent l'apparition d'une catastrophe. Cette baisse de signification du concept conduit à une faible compréhension des personnes qui l'entendent.

## **2. Description des études de cas et analyse des résultats**

Cette partie de ce chapitre s'articule autour du niveau empirique et analytique de notre étude. Le premier plan fait beaucoup plus référence à notre travail sur le terrain à travers la description des études de cas. Elle fait recours à nos observations sur place ainsi qu'aux entretiens réalisés avec les chercheuses de la région des Grands Lacs et quelques personnes ressources, dont les responsables des centres de recherche. Le deuxième plan est consacré spécialement à l'analyse dans le cadre de la littérature illustrée par des

cas de terrain pour en tirer des constats généraux par rapport aux différentes descriptions de ces cas.

Les trois études de cas ont été identifiées à travers trois pays de l'Afrique des Grands Lacs : la RDC, le Rwanda et le Burundi. Pour ce faire, nous présentons les vécus des chercheuses et la manière dont la COVID-19 les a affectées ainsi que les mécanismes d'adaptation en termes de résilience pour y faire face. Notons que la variable « pays » est importante pour ce texte, car les recherches antérieures à l'instar de celle menée par Ansoms *et al.* (2021) attestent que la gouvernance locale de la crise de la COVID-19 n'a pas été la même en RDC, au Rwanda et au Burundi.

Pour faire la description de nos études de cas, nous nous inspirons des écrits d'Olivier de Sardan (2008). Cet auteur suggère que celle-ci doit être au moins complète, révélatrice et indicative. Nous avons choisi ces cas parce que nous y voyons des faits révélateurs des vécus, expériences locales, effets de la COVID-19 sur le métier des chercheuses de la région des Grands Lacs ainsi que des mécanismes d'adaptation mis en place pour y faire face. Cela nous a conduits à observer ce qu'Olivier de Sardan appelle « le jeu des logiques sociales, les normes pratiques, les stratégies récurrentes, le poids des contraintes exogènes et les effets des forces ou mécaniques extérieures » (Olivier de Sardan 2008 : 46).

## ***2.1. Description des études de cas***

La description des études de cas compris dans cette partie présente, d'abord, les expériences locales des chercheuses de la RDC, du Rwanda et du Burundi pendant la pandémie de la COVID-19 et spécifiquement pendant le confinement, ensuite, la manière dont elles ont été affectées par celle-ci et, enfin, les stratégies en termes de résilience qu'elles ont mises sur pied pour faire y face.

### **2.1.1. Vécus et expériences locaux des femmes pendant la période de crise sanitaire et stratégies d'adaptation : étude de cas de la RDC**

#### *Vécus et expériences locaux*

Comme dans plusieurs pays du monde, en RDC, la crise de la COVID-19 a imposé des mesures restrictives pour éviter sa propagation. Ces dernières (confinement, fermeture des frontières, gestes barrières et bien d'autres) ne sont pas restées sans conséquence sur les chercheuses pour qui la recherche empirique est un élément fondamental dans leur métier. Elles ont en effet bouleversé les pratiques de travail de ces femmes. Le premier cas de la COVID-19 a été annoncé le 10 mars 2020 dans la ville de Kinshasa (capitale de la RDC) et déjà, le 24 mars, le président de la République a déclaré l'état d'urgence sanitaire. Pendant ce temps, plusieurs activités ont été suspendues et la mobilité des personnes réduite. Pour la majorité des chercheuses,



le terrain fait partie de leur vécu quotidien nonobstant les défis et autres risques sécuritaires auxquels elles font face. Plusieurs d'entre elles sont des habituées des voyages scientifiques et académiques, des séjours d'écriture au Nord ; elles sont également des étudiantes en masters et doctorantes, mais n'ont pas pu se déplacer à cause de la situation sanitaire. Les mesures restrictives prises par les autorités les ont plongées dans une position d'inquiétude, d'improductivité, de perturbations des programmes des déplacements, de peur pour le lendemain et plus encore pour celles qui avaient des études en cours. De plus, les centres de recherche, les universités, les bibliothèques (pourtant fermés pendant le confinement) sont des endroits idéaux dans lesquels les chercheuses peuvent passer leur journée afin de réaliser leurs recherches, car les conditions de travail y sont plus ou moins garanties (accès à internet, à l'électricité ou les solutions de remplacement de cette dernière, entre autres le groupe électrogène et le panneau solaire) contrairement à leurs domiciles. Ainsi, voir leurs centres de recherche fermés en même temps que les universités donne l'impression de mettre leur métier entre parenthèses, voire menacé. Une chercheuse parmi nos interviewées dans la ville de Bukavu, atteste avoir mal vécu la crise de la COVID-19 surtout en son début avec le confinement qu'elle a imposé. Étant psychologiquement affectée, elle n'a plus songé à autre chose qu'à s'inquiéter pour sa vie. Elle a rapporté ceci :

« Sur le plan psychologique, tout d'abord, je me suis sentie déstabilisée. À chaque fois qu'il y avait un ami, un proche de famille ou un voisin qui tombait malade et qui décédait même, je me posais la question si demain ça ne serait pas mon tour. La peur m'avait tellement envahie quand je voyais les gens mourir autour de moi. Je ne pouvais rien faire en rapport avec mes recherches. Je n'ai même pas envisagé à finaliser les *drafts* d'articles que je possédais avant l'annonce de la pandémie » (Bukavu, juin 2021).

La plupart des interviews réalisées en RDC, ont relevé une forte précarité économique des chercheuses, car étant dépendantes financièrement du Nord. Plusieurs études du Sud sont commanditées par le « Nord » qui est, pourtant, aussi touché par la même crise. Cela a eu évidemment des conséquences sur la subvention de leurs projets de recherche. Les chercheuses nous ont également rapporté que lors du confinement, elles ont plus consacré leur temps aux tâches domestiques, à l'accompagnement intellectuel de leurs enfants, à l'aide apportée aux proches (notamment fragiles ou âgés) qu'à leur métier.

Par contre, pour certaines chercheuses, leurs expériences et vécus pendant la COVID-19 sont mitigés. C'est-à-dire qu'elles y voient des avantages et des inconvénients. D'une part, la crise a pénalisé leurs activités, car elles devaient se soumettre aux mesures restrictives selon lesquelles on ne pouvait pas quitter la maison pour se rendre sur son lieu de travail (bureau ou

terrain). Elles étaient alors obligées de rester à la maison (malgré les conditions difficiles par exemple le manque de connexion internet, les coupures intempestives d'électricité, et bien d'autres), car les dates butoirs devaient être respectées. D'autre part, cette période leur a permis d'avancer dans leurs rédactions.

L'une d'entre elles a déclaré :

« [...] En plus de cela, il y avait comme une injonction de devoir finaliser certaines tâches qui étaient en attente ; mais rester à la maison toute la journée faisait à ce que je ne travaille pas comme il se doit. Le grand du poids devait être supporté par moi-même ou on pouvait entendre ça et là : “Tu as tout le temps cette fois-ci” [...] Ajoutées à cela, les conditions de vie précaires chez nous avec le manque d'électricité et la faiblesse de la connexion internet. La COVID-19 a également relevé que la dépendance financière vis-à-vis du Nord reste un des grands défis majeurs pour nos recherches » (RDC, juin 2021).

Aussi, au niveau du Sud-Kivu dont la ville de Bukavu est le chef-lieu, les mesures pour l'isoler de ses périphéries ont eu un impact négatif tant sur les recherches de terrain que sur les chercheuses au niveau socio-économique et psychologique. Ainsi, c'était en date du 27 mai 2020, lors de la réunion du conseil provincial de sécurité présidée par le gouverneur de la province du Sud-Kivu que la décision du confinement partiel et progressif a été prise<sup>3</sup>. En effet, les villes étant coupées des zones rurales, il était devenu difficile de se déplacer pour exécuter les activités de recherche qui étaient en cours. Entre-temps, selon certaines chercheuses, pour respecter les dates butoirs, il fallait à tout prix se rendre sur les sites d'étude en bravant les mesures restrictives. Lors de ce confinement total pendant 3 jours (du 1<sup>er</sup> au 3 juin 2020), celles qui étaient déjà sur le terrain étaient dans l'obligation d'y rester alors que le budget alloué ne le permettait pas.

Un responsable d'un centre de recherche à Bukavu allant dans le même sens des défis et difficultés vécus par les chercheuses lors de la COVID-19 a affirmé que les conditions de travail pendant cette période ont été la raison de leur improductivité, car la crise a été un temps très déstabilisant, de sorte que même la concentration scientifique a été difficile. Par conséquent, cette improductivité a aggravé les écarts existants entre les hommes et les femmes dans la production de connaissances. Cependant, certaines chercheuses ont attesté que le moment du confinement a été bénéfique pour elles, car cela leur a permis de passer de longues heures de la journée avec leurs familles qui passent souvent plusieurs jours seules (tandis qu'elles sont sur le terrain pour la collecte des données). Une d'entre elles nous a dit avec le sourire :

---

<sup>3</sup> Arrêté n° 20/026/GP/SK/du 30 mai 2020.

« Ces moments m’ont été bénéfiques sur le plan social étant donné que j’accomplissais pleinement mon rôle d’épouse et de mère. Le fait de passer des longues heures de la journée à côté de mon époux m’a permis d’arroser notre amour. Nous avons donc vécu ensemble des bons moments et chacun apprenait de l’autre. Cela nous a permis de planifier et réaliser certains projets relatifs à notre vie de couple » (Bukavu, juillet 2021).

Et pour d’autres encore, le confinement a été bénéfique parce que dans la plupart des cas, les chercheuses sont aussi enseignantes dans les universités et instituts supérieurs de la RDC. Sur le plan professionnel, bien que les activités aient été perturbées et qu’il n’y avait pas la possibilité de se présenter régulièrement au bureau, sur le terrain ou à l’auditoire, elles ont profité de ce temps pour la rédaction des différents travaux qui étaient en cours. Ce moment leur a donc permis d’alléger certaines tâches relatives à leur métier (rapports, articles et autres documents scientifiques, retranscription des interviews, etc.). L’une de ces chercheuses nous a confié :

« J’ai pu terminer la rédaction de mon livre, pour moi c’est positif. Ce qui est négatif est qu’on ne sait pas tout faire de loin. Il y a des moments d’apprentissage dans la vie du chercheur qui doivent se faire en présentiel. Aussi, l’immersion sur terrain est très utile dans ce métier, chose qui n’a pas été facile à cause des restrictions » (RDC, juin 2021).

### *Résilience et stratégies d’adaptation*

En plus de la peur, de la frustration, des multiples restrictions, de la précarité socio-économique et bien d’autres, la crise de la COVID-19 a chamboulé les activités des femmes qui, dans la plupart des cas, sont basées sur les recherches empiriques.

Cependant, face à cela, les chercheuses de la RDC que nous avons rencontrées ne sont pas restées les bras croisés. Elles ont développé des mécanismes d’adaptation en termes de résilience pour la continuation (tant soit peu) de leur métier malgré la conjoncture. Certaines d’entre elles ont donc compris que la détermination était une qualité qui pouvait leur permettre de rompre la peur et prendre la décision de poursuivre les activités de recherche et autres travaux de terrain, quelle que soit la situation. Ainsi, plusieurs stratégies ont été mises en place et qui du reste témoignent de leur capacité d’adaptation face à la crise de la COVID-19.

En premier lieu, les chercheuses ont contourné les mesures officielles de confinement en faisant des descentes informelles sur les sites d’étude. Ainsi, celles, qui ont trouvé des opportunités de recherche, les ont effectuées nonobstant les restrictions et les dangers sanitaires. Leur choix était de faire l’immersion sur terrain malgré ces règles plutôt que de rester sur place sans rien faire. Une chercheuse nous confirme :

« Nous ne pouvions pas attendre que les mesures soient levées, il fallait alors les transgresser en faisant nos recherches sur terrain comme d'habitude. Nous avons voyagé dans un transport en commun où la plupart des personnes n'avait pas encore pris conscience de la dangerosité de la maladie. Pour faire face à cela, nous portions des masques et utilisions régulièrement le gel désinfectant » (RDC, juin 2021).

En deuxième lieu, elles se sont appuyées sur leurs réseaux relationnels et points focaux pour accéder aux informations sur terrain. En effet, dans leur trajectoire et leur expérience, elles créent des relations avec d'autres chercheurs localement ancrés dans les zones d'étude ou toute autre personne ressource. Ces relations ont alors été mobilisées avec cette crise et leur ont permis d'avoir des données nécessaires. Ces dernières ont été collectées à distance grâce aux appels téléphoniques avec ces points focaux et autres collaborateurs de recherche. Une stratégie d'adaptation, mais également un défi économique de plus conduisant les chercheuses à engager des coûts financiers pour continuer leur métier malgré le confinement induit par la pandémie de la COVID-19.

En troisième lieu, certaines chercheuses ont dû faire directement la collecte des données en ligne auprès de leurs cibles. Certaines d'entre elles ont recouru à cette stratégie pour la collecte d'informations dont elles avaient besoin. Ainsi, des entretiens et interviews ont été menés par téléphone et parfois via les réseaux sociaux comme WhatsApp. Malheureusement, il s'est posé quelques soucis d'internet vu le contexte local du milieu, mais aussi à cause du coût lié à la communication supporté par les chercheuses pourtant en situation de précarité financière. La stratégie n'a pas été seulement difficile pour elles, mais aussi pour leurs interlocuteurs. Non seulement ils ont également fait face aux problèmes de connexion internet, d'absence d'électricité, mais également la plupart d'entre eux se sont montrés très méfiants de participer (voire de répondre) à des entretiens à distance. Ce constat rejoint en effet le doute émis par Mwambari *et al.* (2021) sur les recherches à distance pendant la crise de la COVID-19. Effectivement, notre étude a prouvé qu'avec la collecte des données en ligne, la confiance entre la chercheuse et son interlocuteur devient difficile à construire. Il y a une réticence de plusieurs enquêtés à participer aux entretiens et interviews à distance.

En quatrième lieu, elles se sont adaptées à de nouvelles technologies d'information et de communication. Les chercheuses ont vu la nécessité de s'adapter au télétravail, devenu un nouveau moyen de fonctionnement dans la plupart des pays du monde entier, en restant en contact téléphonique et par email avec les autres collaborateurs. Cela a incité d'autres chercheuses, moins aptes à ces nouvelles technologies, à apprendre à les utiliser. Elles

n'ont pas hésité à recourir à leurs collègues pour résoudre telle ou telle difficulté technique. Une chercheuse congolaise nous l'a signifié :

« Personnellement comme je le disais, je n'ai pas mis en place de stratégie pour faire face à la crise. Mais ce sont ces invitations aux ateliers, conférences et séminaires en ligne qui m'ont permis de redémarrer après une longue pause avec mes recherches. Au début, je ne comprenais pas grand-chose de l'usage de certaines plateformes comme Teams, mais même à distance avec l'intervention de certains collègues j'y suis parvenue » (RDC, juillet 2021).

Avec cette dernière stratégie, les chercheuses, tout comme les autres catégories socioprofessionnelles, se sont adaptées pour rester en contact avec leurs collègues et ainsi « rester au parfum » de la recherche malgré la conjoncture. Aussi faut-il préciser que le télétravail nécessite une connexion internet stable ainsi que du courant électrique. La plupart des chercheuses de la RDC n'a pas accès à ces services de qualité. Cela a créé un écart entre elles et leurs collaborateurs qui sont soit au Nord, soit dans des pays où ceci ne pose pas de souci d'alimentation. Une parmi elles nous a révélé :

« C'est bien de s'adapter au télétravail, mais j'ai raté plusieurs interventions des collègues et les miennes aux webinaires à cause du manque du courant électrique. Et quand le courant est là, c'est ma connexion internet qui pose problème. Pour se rassurer de bien faire le télétravail, il faut se déplacer soit à un restaurant, soit à un hôtel de la place et cela engage des coûts de consommation. Oui le télétravail est une stratégie d'adaptation, mais reste faible au regard des conditions dans lesquelles nous vivons à Bukavu en particulier et dans l'ensemble du territoire congolais en général » (Bukavu, juin 2021).

Enfin, il est important de signaler qu'une autre stratégie d'adaptation a été mise en place à Bukavu par l'équipe des chercheuses du Grenelle des femmes. Celle-ci a consisté au lancement d'une série de production de blogs intitulée : « Grenelle Corona Séries ». Ces chercheuses ont fait preuve d'une grande capacité d'organisation collective malgré la vulnérabilité induite par la crise de la COVID-19. Il a été question de faire des publications en ligne sur leurs propres expériences déjà à l'annonce de la pandémie en RDC et du premier confinement ; ces dernières serviraient à d'autres chercheuses du monde entier à comprendre qu'elles ne sont pas toutes seules à vivre ces moments difficiles, mais que les autres en vivent autant, mais ne se laissent pas submerger par les événements et arrivent tant soit peu à poursuivre leur métier. Cela a été efficace dans la mesure où, la dynamique a reçu beaucoup de retours et de témoignages des chercheuses sur leurs expériences et vécus du confinement. Cela a marqué d'une façon ou d'une autre une solidarité entre elles, mais aussi et surtout un équilibre mental, à savoir qu'elles sont nombreuses à traverser des conditions pénibles à cause de la crise. Une fois

de plus, le réseau relationnel et le capital social ont été d'une grande importance dans leur résilience pendant la pandémie. Ceci parce que, parmi les contributrices de la série, des chercheuses d'autres pays se sont jointes pour porter plus loin ces voix et partager leurs expériences.

### **2.1.2. Vécus et expériences locaux des femmes pendant la période de crise sanitaire et stratégies d'adaptation : étude de cas du Rwanda**

#### *Vécus et expériences locaux*

Contrairement à la RDC, au Rwanda, les restrictions de lutte contre la propagation de la COVID-19 ont été et continuent d'être strictes. Depuis l'apparition du premier cas positif – le 14 mars 2020 – le gouvernement rwandais a mis en place des mesures sévères, dont la fermeture de tous les lieux de rencontre et finalement, le 21 mars 2020, il a décrété un confinement total sur l'ensemble du territoire (Ansoms *et al.* 2021 ; Binagwao 2021). C'est dans ce climat que les chercheuses rwandaises ont vécu depuis l'annonce de la pandémie. Notre recherche sur le terrain renseigne que la police circulait régulièrement pour suivre avec beaucoup d'attention le respect des règles officielles. Les universités, centres de recherche et écoles ont tous été fermés depuis le premier confinement.

Tout comme les chercheuses de la RDC, du côté du Rwanda, la crise a eu un impact sur bien des éléments. Par exemple, notre recherche sur le terrain atteste que la perturbation des programmes des voyages pour motif de recherche les a secouées de plein fouet ; le confinement a créé bien des traumatismes qui ne les ont pas aidées à faire au mieux leur métier. Une chercheuse rwandaise nous a confié :

« Tout s'écroulait autour de moi. Je ne savais plus quoi faire en termes de mes recherches, car tout était confiné. C'était impossible d'atteindre même un cadre où travailler, car tout était fermé. Mes recherches je les mène dans les zones rurales du Rwanda où le contact avec mes interlocuteurs me donne plus d'informations que prévu. Alors la crise de la COVID-19 a tout déconstruit et cela m'a beaucoup affectée émotionnellement autant que sur la production scientifique. En avril 2020, je devais faire un séjour d'écriture en Belgique dans le cadre de mes recherches, mais en un clin d'œil, tout le programme a été annulé » (Rwanda, juillet 2021).

Et une autre chercheuse de dire :

« J'ai vécu ce temps très mal et j'avais comme l'impression que la vie s'arrêtait. Surtout comme le confinement était total, le mieux que je pouvais faire, était de regarder impatiemment et surtout avec impuissance la fin de tous ces événements. Tout était vraiment à l'arrêt. J'ai une expérience de plus de 13 ans dans la recherche, mais c'était la première fois d'assister à une si grave crise qui arrête tout et plonge le monde entier dans le désarroi. Depuis l'annonce de la pandémie, jusqu'au confinement total le 21 mars 2020, je

ne pouvais rien faire, ma tête refusait de réfléchir. C'était très bizarre la sensation que j'avais malgré mes diplômes et mes nombreuses années d'expérience dans la recherche » (Rwanda, juin 2021).

En plus de cela, notre terrain renseigne que la recherche procure des revenus aux chercheuses, qu'elles en affectent une partie pour les besoins de leurs familles et une autre rentre dans leur métier (l'achat de livres, par exemple). Mais avec la COVID-19, les opportunités pouvant rapporter des revenus à la famille étaient minimales, ce qui a constitué un impact négatif de la pandémie sur leur vie socioéconomique. L'une d'elles nous a révélé :

« La recherche est mon métier et c'est là où je trouve de quoi vivre avec ma famille depuis bien des années. J'ai des partenaires et collaborateurs au Nord qui financent mes terrains et cela avançait bien avant la COVID. Car je pouvais avoir de quoi donner aux participants de recherche et parfois aux interviewés (les plus exigeants) en échange des informations. J'ai mal vécu le confinement, je continue à mal vivre avec la COVID » (Rwanda, juillet 2021).

Ceci appuie les propos d'une responsable d'un centre de recherche qui nous a confié timidement :

« Les effets de la pandémie se sont fortement ressentis au niveau du financement de la recherche. Tout s'est arrêté suite à l'apparition de la COVID-19, une situation qui a plongé les chercheuses dans une crise financière surtout pour celles qui dépendent totalement de leur métier. Ainsi, elles se sont retrouvées dans une situation où se procurer la connexion internet devenait difficile, car toutes les activités étaient bloquées » (Rwanda, juillet 2021).

Par contre, d'autres chercheuses ne nous ont pas révélé grand-chose sur leurs expériences et vécus locaux, surtout en ce qui concerne leur métier. Ainsi, elles ont affirmé que les mesures et décisions des autorités compétentes sont faites pour être respectées, car elles sont mises en place pour le bien-être sanitaire de la population. C'est la raison qui a d'ailleurs fait que pendant la période du confinement, les descentes sur terrain étaient impossibles et aucun des chercheurs ne pouvait hasarder de le faire, même de façon informelle. Toutefois, elles ont reconnu que la COVID-19 a eu un impact négatif sur la production de connaissances pour lesquelles l'immersion dans la zone d'étude est importante. Une chercheuse nous a fait savoir :

« Au Rwanda tout est strict et formel et nous savons respecter le mot d'ordre du gouvernement. Personne ne pouvait s'y opposer au risque d'écopier des amendes. C'est vrai que la COVID-19 a bouleversé nos pratiques de travail dans la recherche et même pour d'autres personnes qui ne font pas de la recherche, mais il fallait suivre au quotidien les informations de ce qu'il en était pour envisager de poursuivre avec la recherche ou le terrain. La

COVID-19 nous a coupées de nos champs de prédilection, mais la santé publique passe avant tout au Rwanda » (Rwanda, juillet 2021).

### *Résilience et stratégies d'adaptation*

Contrairement à la réalité de la RDC, notre terrain de recherche au Rwanda a indiqué que les chercheuses dans leur majorité n'ont pas mis en place de stratégies allant dans le sens de contourner des règles officielles. Ainsi, deux principales en termes de mécanisme de résilience ont été rapportées.

Premièrement, elles ont mobilisé des points focaux et réseaux relationnels dans les zones rurales pour des recherches à distance. Certaines parmi elles déjà à l'annonce de la pandémie ont eu des opportunités de recherche et des projets pour, par exemple, recueillir les informations sur les représentations sociales des populations pendant le confinement. Et ces études étaient financées par quelques institutions du Nord. Mais, comme accéder au terrain était difficile pour mener des entretiens, elles, ont mobilisé leurs points focaux, tout comme d'ailleurs celles de la RDC, mais avec la particularité que même ces derniers ne pouvaient faire la descente sur terrain par peur d'amendes. Tout se passait à distance. Ceci parce qu'en termes de mesures il n'y avait pas de différence entre les villes et les villages. Une chercheuse a affirmé :

« Je coordonnais à distance toutes les recherches. Que ça soit en ville ou au village, sur tout le territoire rwandais personne n'était autorisé par restriction sanitaire de dialoguer face à face avec les interlocuteurs. Même pas par le biais des points focaux, car chacun avait peur de l'autre. Comme nous vivons aussi de la recherche, quand un projet est financé, même en pleine crise, il y a toujours moyen de trouver des stratégies pour l'exécuter, mais sans transgresser les règles officielles établies » (Rwanda, juillet 2021).

Deuxièmement, elles ont mis sur pied le télétravail grâce aux nouvelles technologies d'information et de communication. Cette stratégie d'adaptation, pour la continuation de leur métier, n'est pas propre aux chercheuses avec qui nous avons échangé, mais se développe et devient pratique courante dans presque toutes les parties du monde. Elle a donc aidé les chercheuses rwandaises à effectuer leurs études, à participer à des ateliers, formations et autres séminaires utiles pour leur activité.

À l'opposé des chercheuses de la RDC, celles du Rwanda, n'ont souligné aucun problème ni de connexion internet ni d'alimentation électrique pour effectuer du télétravail. Elles ont plutôt évoqué la difficulté d'en faire à la maison à côté de toute la famille, surtout pour celles qui ont des espaces réduits dans leurs habitations.

Une chercheuse a dit :

« La grande difficulté du télétravail a été de le faire à la maison, où toute la famille se trouve confinée dans un petit espace. Je dois suivre des webinaires



même quand mes enfants dérangent ou quand leurs cris m’interrompent, car ma maison est trop petite et n’a pas d’espace de travail propre, comme on peut bien l’observer avec nos collègues chercheuses du Nord. C’est grave quand même, car le métier qui est le nôtre demande une grande concentration et un climat propice de travail pour espérer à un bon rendement » (Rwanda, juin 2021).

### **2.1.3. Vécus et expériences locaux des femmes pendant la période de crise sanitaire et stratégies d’adaptation : étude de cas du Burundi**

#### *Vécus et expériences locaux*

Contrairement à la RDC et au Rwanda, au début de l’annonce de la COVID-19, au Burundi, les discours contradictoires autour de ce virus entre les autorités au pouvoir et les opposants ont dominé à tel point que le président Nkurunziza estimait que le pays était protégé par « la grâce divine » ( Ansoms *et al.* 2021). Mais, quand même entre-temps, le ministère de la Santé a communiqué des gestes barrières à respecter. La mesure la plus significative – le 20 mars – déclarait une fermeture des frontières terrestres, maritimes et aériennes. Pourtant, le déni du virus était visible.

Cela fait que, bien que touchées par les effets directs et indirects de la COVID-19, les chercheuses du Burundi dans leur majorité ont mené des recherches sur terrain. Elles ont plutôt été fortement affectées par la fermeture réciproque des frontières, car parmi elles, plusieurs faisaient des études empiriques dans toute l’Afrique des Grands Lacs et même ailleurs, chose qui était impossible avec le confinement. La logique était telle que, même si une personne n’était pas bloquée chez elle, elle aurait eu du mal à sortir de son pays. Ainsi, les impacts négatifs de la pandémie ont été visibles dans toute la région.

Au Burundi, les chercheuses ont quand même eu accès facilement à leurs terrains de recherche à l’intérieur du pays, même si le financement de leurs projets a été un sérieux problème, comme les partenaires du Nord ont été également touchés par ladite crise. L’une d’entre elles nous a confirmé :

« Oui nous souffrons tous des effets de la COVID-19, mais pour ce qui est du Burundi, les recherches sur terrain à l’intérieur [du pays] étaient effectuées sans problème. Seulement, ce sont les moyens de financement de ces recherches qui font défaut, mais sinon, le Burundi est en tout cas vivable » (Burundi, juin 2021).

De son côté, un responsable d’une unité de recherche de l’Université du Burundi a précisé que les chercheuses continuent leurs travaux, même s’il tient à signaler que la productivité ne peut pas être la même, vu la psychose générale engendrée par la COVID-19 qui règne dans la région et dans le monde entier.

Disons par ailleurs que les mêmes stratégies d'adaptation mobilisées par les chercheuses en RDC et au Rwanda, entre autres le recours aux points focaux et réseaux relationnels dans les zones rurales pour des études à distance à l'intérieur du pays, ont été également utilisées par celles du Burundi qui exercent leur recherche empirique en dehors du territoire burundais.

## 2.2. Analyse des résultats

En liant cette analyse à notre terrain au travers de nos études de cas présentées au premier point, cela nous permettra de ressortir les éléments nouveaux de nos recherches qui paraissent être peu documentés ou pas dans les écrits existants. Cela nous aidera donc de comprendre la littérature sur la positionnalité des chercheurs dans la production de connaissances, sur la pandémie de la COVID-19 et les chercheuses, ainsi que sur la résilience en s'inspirant de notre étude.

La pandémie de la COVID-19 a créé un fossé entre les genres malgré les avancées significatives des dernières années. Par exemple avec les réunions virtuelles qui ont vu le jour à travers le monde ; certaines femmes dépourvues des connaissances dans ces domaines technologiques ont dû recourir à leurs collègues hommes pour des mises à jour, d'autres ont été obligées de suivre à la lettre les orientations de ces premiers. Ce constat malheureusement ne fait que renforcer les inégalités de genre telles que décrites dans la théorie (Albouy & Legleye 2020 ; Beneria & Sen 1981). Les chercheuses ont été contraintes de combiner télétravail et actualisation des cours avec les tâches domestiques et l'encadrement scolaire de leurs enfants.

De son côté, la littérature sur la positionnalité des chercheurs du Sud dans la production de connaissances mérite encore plus de *focus* sur le point de vue du « genre », dimension qui reste ignorée. La mise sur la table de discussion de cette positionnalité permettra aussi de mettre en avant, non seulement les défis sécuritaires des chercheuses, mais, également, ceux sanitaires et financiers. Déjà, cette littérature pointe sur la place qu'occupe la vulnérabilité du chercheur du Sud dans la démarche collaborative Nord-Sud (Nyenyezi *et al.* 2019 ; Sander 2021). La crise de la COVID-19 est venue révéler, en effet, que, non seulement elle doit être analysée de manière profonde, mais aussi, la recherche nécessite plus d'attention et la catégorie du genre doit être prise avec beaucoup plus de sérieux.

De façon globale, la crise de la COVID-19 a eu un gros impact sur le métier de chercheuse dans la région des Grands Lacs à travers les trois pays qui ont retenu notre attention. Toutefois, elles ne sont pas restées les bras croisés vis-à-vis de ce choc engendré par la pandémie. Elles ont monté des stratégies de résilience pour y faire face dans la continuation de leur activité de recherche.

Les écrits existants renseignent que la résilience est l'aptitude ou la capacité de fonctionner normalement après un choc ou un désastre (Obrist & Wyss 2006). C'est la capacité de s'organiser individuellement ou collectivement pour y faire face. Néanmoins, notre recherche sur le terrain prouve que cette capacité de s'adapter est fonction des réseaux relationnels construits sur une trajectoire sociale et historique. Si les chercheuses de la RDC, du Rwanda et du Burundi bien que frappées par la crise de la COVID-19 sont arrivées à être résilientes, c'est parce qu'elles ont mobilisé leurs relations en termes de capital social qu'elles ont su construire par le passé. De ce fait, nos données empiriques prouvent son importance dans les stratégies de résilience développées par ces chercheuses. Notre recherche sur le terrain a également associé la résilience à la vulnérabilité et rejoint la catégorisation faite par Katz (2001) entre résistance, résilience et *reworking*. En effet, les informations récoltées en RDC, ont montré quelques formes de résistance cachées mises sur pied par ces femmes (ex. : des descentes informelles sur terrain) transgressant les discours et les mesures officiels. Elles ont donc été secouées par la pandémie de la COVID-19, mais ne se sont pas laissées abattre. Les stratégies leur ont permis d'endurer et de poursuivre leur activité, quelle que soit la conjoncture. En parlant du *reworking*, la restructuration engendrée par la COVID-19 a été large et a affecté les conditions de vie de ces chercheuses. Bien plus, le degré de cet impact dépendait des politiques de gestion de la crise dans chaque pays.

La période de crise sanitaire a été un moment exceptionnel pour les chercheuses. Elle leur a permis d'acquérir des nouveaux défis et expériences en ce qui concerne leur métier de recherche et leur vocation d'épouse et de mère. Pour les femmes ayant continué à travailler depuis leur domicile, l'augmentation des charges domestiques et familiales a également altéré le maintien de leurs activités professionnelles. En effet, il est vrai qu'il existe un poids mental plus important chez les femmes, en temps normal, mais il s'est beaucoup plus accentué pendant cette période exceptionnelle. Il est logique que le temps consacré aux tâches ménagères et éducatives ait augmenté dans les foyers, car les femmes devaient s'occuper des enfants toute la journée et gérer le ménage. À cela on doit ajouter aussi la pression de la date butoir.

Signalons enfin que la gestion locale propre de la crise de la COVID-19 par les trois pays de la région des Grands Lacs a eu des conséquences plus ou moins diversifiées en termes de stratégies d'adaptation mobilisées. Les mesures prises au niveau national étaient fort différentes entre elles, engendrant ainsi une ampleur différenciée (Ansoms *et al.* 2021). Dans ce cadre, nos données empiriques ont montré que les chercheuses du Rwanda, bien que frappées par la crise de la COVID-19 dans leur métier, n'ont pas fait de descentes informelles sur terrain par crainte des autorités compétentes et ont attendu la levée officielle des restrictions pour les effectuer. La RDC a opté

pour des mesures plus ou moins similaires que celles du Rwanda tout en les limitant à quelques périodes et endroits ; les chercheuses de ce pays ont su naviguer et contourner certaines restrictions. Par contre, contrairement au Rwanda et en RDC, au Burundi à part la fermeture des frontières (par principe de réciprocité) et quelques mesures sanitaires, par exemple, l'interdiction de se serrer la main et le lavage de ces dernières, les chercheuses ont continué à faire des descentes sur terrain à l'intérieur du pays. Leur activité est restée par ailleurs bloquée par le manque de moyens de financement et la difficulté de faire des recherches en dehors du territoire burundais.

## Conclusion générale

Ce texte a porté sur une analyse de la résilience des chercheuses de la région des Grands Lacs face à la crise de la COVID-19 en étudiant les effets de cette pandémie sur leurs vécus et expériences quotidiens ainsi que la manière dont elles les ont bravés pour mener leurs études, quel que soit le contexte. Dans une approche qualitative et comparatiste, trois pays en ont constitué les études de cas. Il s'agit de la RDC, du Rwanda et du Burundi. Grâce aux entretiens semi-structurés conduits en ligne et sur place, 22 chercheuses et 2 responsables de centres de recherche ont été interviewés.

De façon générale, la pandémie de la COVID-19 a eu des conséquences négatives sur plusieurs catégories professionnelles (déjà vulnérables avant son annonce) et a creusé des inégalités sociales. Par exemple, certaines entreprises qui ont résisté à la crise économique engendrée par la COVID-19 ont réduit leur personnel et du coup, plusieurs travailleurs se sont retrouvés au chômage. Certains petits commerçants transfrontaliers ont dû abandonner leur activité à cause de la fermeture des frontières, pourtant leur survie ainsi que celle de leurs familles en dépendait.

D'une façon particulière, notre recherche sur le terrain a révélé que bien que de façon relativement différente, la crise de la COVID-19 a affecté les chercheuses dans leur métier et ses effets ont alourdi le travail de ces dernières. Du fait que dans les sociétés patriarcales, les tâches domestiques, les soins des enfants et des maris sont assurés par les femmes, ces tâches les empêchent d'évoluer dans la recherche, surtout pendant la période de confinement où elles étaient appelées à rester à la maison et à s'occuper uniquement de leurs familles. Il s'est observé aussi une baisse significative de productivité dans la publication des articles et autres documents scientifiques dans le chef des chercheuses, contrairement à leurs collègues hommes. Mais grâce aux stratégies de résilience qu'elles ont mises en place, les effets de cette crise ont été tant soit peu amortis.

Notre étude a démontré que la pandémie de la COVID-19 constitue un temps dans lequel les chercheuses se sont avérées certes saisies par l'événement en cours, mais plus encore un moment où l'on voit d'entrée de jeu

émerger des formes de réflexivité, des stratégies et mécanismes, mais aussi des capacités de réinvention malgré le contexte difficile et fragile créé par cette pandémie. La COVID-19 a amené des nouvelles vagues de réflexion et n'a pas seulement été une menace pour les chercheuses, mais aussi une opportunité. Certaines parmi elles ont capitalisé la période du confinement en avançant dans leur rédaction, en participant à des conférences et à des événements à distance et cela leur a permis d'entrer en contact avec d'autres scientifiques du monde. La crise ouvre aussi la voie à de nouvelles perspectives de recherche. Elle a révélé beaucoup de dysfonctionnements et d'inégalités dans les pays du Sud et a mis en place des nouveaux questionnements et projets de recherche potentiels.

## Bibliographie

Albouy, V. & Legleye, S. 2020. « Conditions de vie pendant le confinement : des écarts selon le niveau de vie et la catégorie socioprofessionnelle ». *Insee (Institut national de la statistique et des études économiques) Focus* 197. En ligne sur : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/4513259>

Allé, M.C., Berna, F., Vidailhet, P., Giersch, A. & Mengin, A.C. 2020. « Le confinement peut-il favoriser l'émergence de symptômes traumatiques ou psychotiques ? ». *Revue de neuropsychologie* 12 (2) : 196-203. Disponible en ligne sur : <https://www.cairn.info/revue-de-neuropsychologie-2020-2-page-196.htm>

Amilhat Szary, A.-L. 2020. « Introduction ». In A.-L. Amilhat Szary, *Géopolitique des frontières. Découper la terre, imposer une vision du monde*. Paris : Le Cavalier bleu, pp. 9-12.

Anaut, M. 2015. « Le concept de résilience et ses applications cliniques ». *Recherche en soins infirmiers* 3 (3) : 4-11. DOI : <https://doi.org/10.3917/rsi.082.0004>

Ansoms, A *et al.* 2021. « L'Afrique des Grands Lacs à l'épreuve de la COVID-19 : comprendre la gouvernance réelle ». In R. Ndayiragije, S. Alidou, A. Ansoms & S. Geenen, *Conjonctures de l'Afrique centrale*. Paris/Tervuren/Anvers : L'Harmattan/MRAC/CRE-AC (coll. « Cahiers africains », n° 97), pp. 25-54.

Ansoms, A. & Bahati, I. 2020. « Quand la salle rigole : de la femme-chercheuse à la chercheuse-prostituée ». The Governance in Conflict Network (GIC Network). En ligne sur : <https://www.gicnetwork.be/quand-la-salle-rigole-de-la-femme-chercheuse-a-la-chercheuse-prostituee/> (consulté le 10 avril 2021).

Ansoms, A., Nyenyezi Bisoka, A. & Thomson, S. (éd.). 2021. *Field Research in Africa: the Ethics of Researcher Vulnerabilities*. Woodbridge : James Currey.

Bahati, I. 2019a. « "Le robot producteur Sud" : quel avenir dans les zones rouges ? ». Rift Valley Institute. En ligne sur : <https://riftvalley.net/news/le-robot-producteur-sud-quel-avenir-dans-les-zones-rouges> (consulté le 12 avril 2021).

Bahati, I. 2019b. « Les défis de la chercheuse sur le terrain conflictuel ». GIC Network. En ligne sur : <https://www.gicnetwork.be/bukavu-serie-les-defis-de-la-chercheuse-sur-le-terrain-conflictuel/> (consulté le 13 avril 2021).

Banque mondiale. 2021. « La COVID-19, révélateur de l'incroyable résilience des femmes africaines ». En ligne sur : <https://www.banquemondiale.org/fr/events/2021/03/08/la-covid-19-revelateur-de-lincroyable-resilience-des-femmes-africaines> (consulté le 16 avril 2021).

Binagwao, A. 2021. « Contre le virus, l'équité et la confiance ». *SAY* 3 (1) : 156-157. DOI : <https://doi.org/10.3917/say.003.0156>

Brasseur, M. 2012. « L'interaction du chercheur avec son terrain en recherche-action : deux cas d'accompagnement individuel des managers ». *Recherches en Sciences de Gestion* 89 (2) : 103-118. DOI : <https://doi.org/10.3917/resg.089.0101>

Benería, L. & Sen, G. 1981. « Accumulation, reproduction and "women's role in economic development": Boserup revisited ». *Signs* 7 (2) : 279-298. Disponible en ligne sur : <http://www.jstor.org/stable/3173878>

Buchheit, P., d'Aquino, P. & Ducourtieux, O. 2016. « Cadres théoriques mobilisant les concepts de résilience et de vulnérabilité ». *Vertigo* 16 (1).

Carton, H. 2021. « Chapitre 7. Une approche critique du concept de résilience ». In A. Sinaï (éd.), *Politiques de l'Anthropocène. Penser la décroissance. Économie de l'après-croissance. Gouverner la décroissance*. Paris : Presses de Sciences Po (coll. « Références »), pp. 141-158. DOI : <https://doi.org/10.3917/scpo.sinai.2021.01.0141>

Cirhuza, E. 2019. « Recherches commanditées : quel impact sur les conditions de travail du chercheur congolais ? ». Rift Valley Institute. En ligne sur : <https://riftvalley.net/node/997> (consulté le 8 mai 2021).

Clouet, H., Madon, J. & Oudot, J. 2020. « Enquêter en temps de crise. Quelles transformations pour le travail de terrain ? ». Centre de sociologie des organisations (CSO), Science Po. En ligne sur : <https://www.sciencespo.fr/cso/fr/content/enqueter-en-temps-de-crise-quelles-transformations-pour-le-travail-de-terrain.html> (consulté le 16 juin 2021).

Comtois, I. & White, B. 2021. « Vulnérabilité et résilience sociales en contexte de pandémie ». *Laboratoire de recherche en relations interculturelles*, Université de Montréal, 43-54.

Cummins, J. 2011. « De l'importance des données de la recherche empirique pour les politiques éducatives en faveur des apprenants en difficulté ». Strasbourg : Conseil de l'Europe, 11 p. En ligne sur : <https://rm.coe.int/de-l-importance-des-donnees-de-la-recherche-empirique-pour-les-politq/16805a0c1a>

Delpierre, C., Vandentorren, S., Kelly-Irving, M., Mouly, D., Counil, E., Grémy, I., Lang, T. & Saurel-Cubizolles, M.-J. 2021. « Les inégalités sociales de santé à l'heure de l'épidémie de COVID-19 ». *ADSP* 113 (1) : 35-49. DOI : <https://doi.org/10.3917/aedesp.113.0035>

Djiofack Zebaze, C., Dudu, H. & Zeufack, A.G. 2020. « Évaluation de l'impact économique de la COVID-19 en Afrique subsaharienne : perspectives à partir d'un modèle d'équilibre général calculable (EGC) ». *Revue internationale de politique de développement* 12.2 : 1-40. DOI : <https://doi.org/10.4000/poldev.3546>

Ferar, D. 2020. « Quel changement et quelle crise ? Une enquête exploratoire ». *Question(s) de management* 3 (29) : 71-94.

Fernandez-Kelly, M.P. 1983. *For We Are Sold, I and My People: Women and Industry in Mexico's Frontier*. Albany : State University of New York Press.

Folke, C., Carpenter, C., Walker, B., Scheffer, M., Chapin, T. & Rockström, J. 2010. « Resilience thinking: integrating resilience, adaptability and transformability ». *Ecology and Society* 15 : 20.

Germain, I. 2020. « Le confinement préjudiciable aux chercheuses... pas aux chercheurs ». *Les Nouvelles NEWS*. En ligne sur : <https://www.lesnouvellesnews.fr/le-confinement-prejudiciable-aux-chercheuses-pas-aux-chercheurs/> (consulté le 7 avril 2021).

Joseph, D. & Trostiansky, O. 2021. *Crise sanitaire et inégalités de genre*. Rapport. Paris : Conseil économique, social et environnemental (coll. « Les avis du CESE »), 73 p. En ligne sur : [https://www.lecese.fr/sites/default/files/pdf/Avis/2021/2021\\_11\\_crise\\_sanitaire\\_inegalites\\_genre.pdf](https://www.lecese.fr/sites/default/files/pdf/Avis/2021/2021_11_crise_sanitaire_inegalites_genre.pdf)

Katz, C. 2001. « On the grounds of globalization: a topography for feminist political engagement ». *Signs* 26 (4) : 1213-1234. Disponible en ligne sur : <http://www.jstor.org/stable/3175362>

Kitchener, C. 2020 (24 avril). « Women academics seem to be submitting fewer papers during coronavirus. "Never seen anything like it," says one editor ». *The Lily (The Washington Post)*. En ligne sur : <https://www.thelily.com/women-academics-seem-to-be-submitting-fewer-papers-during-coronavirus-never-seen-anything-like-it-says-one-editor/>

Koninckx, G. & Teneau, G. 2010. « La résilience : un nouveau concept ». In G. Koninckx & G. Teneau (éd.), *Résilience organisationnelle : rebondir face aux turbulences*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur, pp. 20-59.

Lawrence, L. 2020. « Conducting cross-cultural qualitative interviews with mainland Chinese participants during COVID: lessons from the field ». *Qualitative Research* 22 (1) : 154-165. DOI : <https://doi.org/10.1177/1468794120974157>

Manciaux, M. 2001. « La résilience : Un regard qui fait vivre ». *Études* 10 (10) : 321-330. DOI : <https://doi.org/10.3917/etu.954.0321>

Mudinga, E. 2020. « Ces chercheurs du Sud qu'on connaît à peine ! Retour sur quelques hypothèses dangereuses au sujet des collaborateurs de recherche du Sud ». GIC Network. En ligne sur : <https://www.gicnetwork.be/ces-chercheurs-du-sud-quon-connaît-a-peine-retour-sur-quelques-hypotheses-dangereuses-au-sujet-des-collaborateurs-de-recherche-du-sud/> (consulté le 18 avril 2021).

Muluma Munanga, A. 2003. *Le Guide du chercheur en sciences sociales et humaines*. Kinshasa : SOGEDES.

Mwambari, D., Purdeková, A. & Nyenyezi Bisoka, A. 2021. « Covid-19 and research in conflict-affected contexts: distanced methods and the digitalisation of suffering ». *Qualitative Research* 1-10. DOI : <https://doi.org/10.1177/1468794121999014>

Ndaya Tshiteku, J. 2020. « De la recherche empirique à l'action ». In J. Ndaya Tshiteku (éd.), *Le Carrefour congolais. 3. Pauvretés et initiatives instantanées du peuple congolais*. Numéro spécial de *La revue du Département d'Anthropologie de l'Université de Kinshasa*. Ter Aar : Kimpa Vita Éditions, pp. 17-22. En ligne sur : <http://kimpavita.nl/data/documents/Carrefour-3.pdf>

Nyenyenzi, A., Ansoms, A., Vlassenroot, K., Mudinga, E. & Muzalia, G. (éd.). 2019. *La Série Bukavu. Vers une décolonisation de la recherche*. Louvain-la-Neuve : Presses universitaires de Louvain, 147 p.

Nyenyenzi Bisoka, A. 2020. « Les *silent voices* peuvent-elles parler ? Lorsque les rapports de pouvoir gouvernent les modalités de prise de parole ». GIC Network. En ligne sur : <https://www.gicnetwork.be/les-silent-voices-peuvent-elles-parler-lorsque-les-rapports-de-pouvoir-gouvernent-les-modalites-de-prise-de-parole/> (consulté le 3 février 2022).

Obrist, B. & Wyss, K. 2006. « Lier la recherche en milieu urbain avec l'approche "livelihood" : défis et perspectives ». *VertigO*, hors-série 3. DOI : <https://doi.org/10.4000/vertigo.1876>

Olivier de Sardan, J.-P. 2008. *La Rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-la-Neuve : Bruylant-Academia, 368 p.

Sander, A. 2021. « Producing knowledge with care. Building mutually caring researcher-research participants relationships ». *Femina Politica* 30 (1) : 70-81. DOI : <https://doi.org/10.3224/feminapolitica.v30i1.07>

Schneider. 1957. « Typhoons on Yap ». *Human Organization* 11 (6) : 10-15.

Zihahirwa, A. 2020. « De prof respectée vers maman en précarité : survivre en RDC pendant le confinement ». GIC Network. En ligne sur : <https://www.gicnetwork.be/de-prof-respectee-vers-maman-en-precarite-survivre-en-rdc-pendant-le-confinement/> (consulté le 14 avril 2021).